



LE CHOLÉRA-MORBUS.

LE MARQUIS DE LA BELLE CHEVELURE.

Air connu.

Du choléra on parle dans le monde ;
On dit qu'il fait de terribles progrès,
En parcourant sur la terre et sur l'onde,
Bravant les lois, les grands et leurs décrets.
Gens de bureaux, comtes, barons, marquises,
Il unit tout, le modéré, l'ultra ;
Et si du monde il règle les sottises,
Chantons le choléra.

Dans la Russie, en Prusse, en Allemagne,
Il fit trembler les peuples et les rois ;
Il imposa la ville et la campagne :
Tout fut soumis à ses funestes lois.
Puisqu'ici-bas tout cède à sa puissance,
Qu'il se présente, et soudain l'on verra
Tous les partis chanter à sa présence :
Vive le choléra.

Vous, partisans de ces vieilles doctrines,
Résignez-vous, car ce maître absolu
N'écoute rien, ni sermons ni matines ;
Il mêle tout, le crime et la vertu.
Ambitieux, flatteurs et gens d'affaires,
Vos prétentions bientôt il réglera ;
Vos héritiers diront, vidant vos verres :
Vive le choléra.

Faut pour braver le temps et les hommes
Savoir encor au mépris des malheurs,
Tout espérer dans le siècle où nous sommes ;
Narguer le traître et compter sur nos cœurs ;
Unissons-nous, et pour braver la peste,
Le despotisme et la camarilla,
Rions, chantons, buvons ce qu'il nous reste,
Malgré le choléra.



ON N'EN MEURT PAS.

Vous me l'ordonnez, je commence,
Au risque de vous ennuyer ;
Mais je vous en prévient d'avance,

Ne vous gênez pas pour bâiller.
 D'ailleurs, d'une chanson, d'un conte,
 Quand par malheur on est las,
 L'on s'endort, mais au bout du compte
 On n'en meurt pas, on n'en meurt pas.

Croyez-vous qu'en voyant sa femme
 Dans les bras d'un jeune blondin,
 Qu'un mari doit s'il a de l'âme,
 Aussitôt mourir de chagrin ?
 C'est une erreur bien condamnable :
 Combien de maris gros et gras,
 Sont une preuve incontestable
 Qu'on n'en meurt pas, qu'on n'en meurt pas.

Nous disons à toutes les belles :
 A vos genoux je vais périr.
 Pour une maîtresse infidèle,
 On est toujours prêt à mourir.
 Nous disons à toutes les femmes :
 D'amour je meurs entre vos bras.
 Hé bien ! malgré cela, mesdames,
 On n'en meurt pas, on n'en meurt pas.

Voyez-vous la jeune Lisette,
 Trembler le jour de son hymen :
 Elle est pensive, elle est muette ;
 Mais attendez au lendemain :
 Lisette alors avec courage
 A su franchir le premier pas,
 Et s'en va dire au voisinage
 Qu'on n'en meurt pas, qu'on n'en meurt pas.

LA CONFSSION DU SOLDAT.

AIR : *Oui vraiment*, etc.

Au tribunal de pénitence
 On ne vous vit jamais venir :
 N'en sentiez-vous pas l'importance,
 Mon fils ! — Je dois en convenir....
 Aujourd'hui, cessant de me taire,
 Je vais parler sous le secret.
 Pardonnez-moi, benissez-moi, mon père,
 Et je vous dirai tout ce que j'ai fait.

(3)

(Parlé).

— Parlez, mon fils, si vous fûtes criminel; mettez votre confiance en le Dieu des miséricordes; un repentir sincère peut expier vos fautes. Ministre de ce Dieu sur la terre, son organe, je vous absous d'avance. En quoi avez-vous péché?

— J'étais encore dans mon jeune âge,
Que déjà je sentais mes droits;
Un homme parut : son courage
Lui valut la pourpre des rois,
A son nom même, en ma chaumière,
Mon cœur de gloire palpitait.....
Pardonnez-moi, bénissez-moi, mon père,
Car voilà tout ce que j'ai fait.
Oui voilà, etc.

bis.

(Parlé).

— A cette époque, mon fils, il suffisait d'être né Français pour sentir palpiter son cœur aux mots d'honneur, patrie et gloire. Continuez.

— Aux lieux sacrés de mon enfance
Certain jour je fis mes adieux;
Sous les drapeaux de notre France,
J'ai suivi tous nos demi-dieux;
La patrie alors était fière
Du soldat qui la défendait;
Pardonnez, etc.

(Parlé).

— Ce dont vous vous accusez, mon fils, n'est point un crime, et vous seriez bien plus coupable à mes yeux si vous fussiez resté sourd à l'appel de l'honneur. Est-ce tout?

— Mon nom de guerre fut *Labombe*,
Soldat d'Austerlitz et d'Eylau;
J'ai versé des pleurs sur la tombe
Des preux de Dresde et Waterloo;
Cette croix à ma boutonnière
Fut le prix de plus d'un haut fait?
Pardonnez, etc.

(Parlé).

— Donner des regrets aux braves qui ne sont plus, c'est acquitter une dette sacrée, et un des préceptes de notre saint Evangile a dit : Rends à César ce qui appartient à César. Qu'avez-vous fait encore?

— Quand sur le trône de ses pères,
De retour, Louis vint parmi nous,
Ainsi qu'en des temps plus prospères,
Je n'ai point fléchi les genoux.
Je n'ai point, changeant de bannière,
Mendié d'avilissant bienfait;
Pardonnez, etc.

(Parlé).

— Un homme, un chrétien surtout, ne doit jamais ramper devant les grands de la terre : l'Eternel seul mérite qu'on l'encense, et vous n'avez fait que votre devoir. Achevez.

— Au sol heureux qui me vit naître,
En paix je coule mes vieux jours;
Dans mon roi je rêve un maître;
Mais à lui je pense toujours.
Lorsque, sur la plage étrangère,
Il meurt....., je lui donne un regret;
Pardonnez, etc.

(Partè).

— Cachez bien, mon fils, l'attachement que vous lui portiez : aujourd'hui, vous le savez, on proscriit à cet égard jusqu'au plus doux sentiment. Pleurons-le en silence : s'il a fait de grandes fautes, que de grandes qualités les ont rachetées. Du reste, celui qui, comme vous, sert bien son pays, n'a rien à se reprocher. Allez en paix, Dieu vous pardonne!

— Un franc aveu seul le désarme,
Dit l'estimable confesseur;
Et le soldat vit une larme
Rouler dans les yeux du pasteur;
Il fut peut être militaire,
Dit-il, et, d'un air satisfait,
Il répétait : Bénissez-mon, mon père;
Car voilà, voilà tout ce que j'ai fait.